

# SUD2017 « la place de l'humain » cécile bourne farrell

ENTRETIEN  
SYHAM WEIGANT



*Cécile Bourne-Farrell est universitaire et commissaire d'exposition. Cette double casquette lui a permis d'offrir au public des expositions pleines de rigueur, de subtilités et d'intelligence où la place de l'écrit, de la réflexion et de la pédagogie universitaire tiennent une place centrale. Depuis 2013, elle conduit également des projets pour les Nouveaux Commanditaires ainsi qu'une chaire de recherche au King's Collège War Studies Department. Choisie par Didier Schaub pour conduire la triennale SUD2017, elle propose de remettre l'humain au centre de son dispositif curatori.*

**Syham Weigant : La triennale de Douala présente une identité forte avec cette proposition d'investir l'espace public par des œuvres généralement pérennes et monumentales... Comment travaille-t-on avec cette idée de long terme ?**

**Cécile Bourne Farrell :** Le SUD (Salon Urbain de Douala) est l'initiative du centre d'art de Doual'art, un laboratoire de pratiques artistiques qui s'est positionné dès 1991 vers l'extérieur, la ville et ses habitants. Sans relâche, **Doual'art a développé des partenariats sur le long terme avec les artistes, citoyens, intellectuels locaux et de la diaspora. Cette capacité de ralliement autour de la notion de culture a développé des liens privilégiés avec la ville et le monde entier au service de projets artistiques uniques. Aujourd'hui, la ville est dotée de quarante œuvres pérennes (au total quatre-vingt dix ont été produites), réalisées en accord avec ses habitants, le temps d'une performance ou d'un geste.** Elles sont des repères, dans cette ville qui double d'habitants tous les dix ans. Parmi les œuvres phares il y a *La Nouvelle Liberté* de Joseph-François Sumégné, la *Colonne Pascale* de Pascale Marthine Tayou, le *Théâtre Source Didier Schaub* de Philip Aguirre y Otegui, *Sud Obelisk* de Faouzi Laataris. D'autres, éphémères ou collectives, ont été réalisées par Tracey Rose, Bili Bidjocka, Justine Gaga, Michèle Magema, et le très regretté Goddy Leye. Toutes les œuvres ont fait récemment l'objet d'un ouvrage de référence : *Public Art in Africa*, Art et Transformations Urbaines à Douala.

**SUD2017 était une édition-anniversaire qui marquait dix années, quels sont les enjeux particuliers dans ce contexte ?** Les thématiques de chaque SUD sont décidées très en amont. Didier Schaub, le regretté directeur artistique de Doual'art décédé en novembre 2014, et Marilyn Douala Bell, directrice, avaient donc décidé il y a huit ans de la question des « Droits de l'Homme ».

Avec les artistes et la petite équipe de Doual'art pour ce SUD nous avons dédié cette 4<sup>e</sup> édition à la jeunesse. A l'occasion de la fête nationale de la jeunesse, Michèle Magema a réalisé une performance qui a donné le ton du SUD2017 au Théâtre Source Didier Schaub à Ndogpassi, autour de l'héritage colonial anglais, allemand et français. De façon méthodologique, je privilégie toujours l'association aux structures existantes et le comité scientifique a apporté les éclairages nécessaires. Les élèves des quatre établissements scolaires sélectionnés ont ainsi été introduits à la connaissance historique de certaines périodes coloniales, notamment avec l'exposition *Kamerounstadt*, en mettant en relief la question des droits humains. Nous avons ainsi travaillé en étroite collaboration avec les collègues bilingues de Bépana et de Saint-Michel, l'École de New-Bell Aviation, le lycée technique de Koumassi. Le SUD est aussi un moment de rencontres intellectuelles et professionnelles appelées *Ars & Urbis*. Pour la première fois dans les dix provinces du Cameroun, Doual'art a mis en place un concours national d'arts plastiques pour que la jeunesse s'exprime. Le « off » est également une belle façon de rendre compte de l'effervescence culturelle de la ville !

**Vous parlez d'une thématique « vertigineuse », comment avez-vous finalement ajusté votre propos curatorial ?**

Nous faisons tous le constat de l'abîme qui existe entre les discours et le terrain. Évoquer « La place de l'humain », c'est s'interroger sur celle qu'on veut bien lui réserver. Comment semer les graines nécessaires à l'émancipation des personnes ? Comment penser ces questions sociétales dans un moment où l'on n'a jamais eu autant besoin d'être en phase avec ce qui se passe ?

Lorsqu'il m'a été proposé de réfléchir sur la question des droits de l'homme, j'ai accepté à la condition de mettre en place un comité scientifique constitué de personnalités locales compétentes. Des outils méthodologiques nous ont permis de réaliser une enquête anthropologique sur la façon dont les droits fondamentaux sont abordés

dans les manuels scolaires d'éducation civique. Ce travail de fourmi a nourri nos recherches et les projets des artistes autour de la place privilégiée que nous réservons à la jeunesse qui représente 65% de la population camerounaise. La thématique « La place de l'humain » a pour objectif de participer à décoloniser les pensées, revisiter notre relation à nous-même et au monde dans un pays qui subit encore le traumatisme des colonies et les conséquences de la Françafrique. Si soixante-dix ans nous séparent de la ratification des droits de l'Homme, la première charte des droits humains est africaine et remonte au XIII<sup>e</sup> siècle (Manden, 1222). En effet, « *comment comprendre le Cameroun postcolonial si l'on ignore que c'est dans la guerre qu'il a été enfanté* »<sup>1</sup>. L'entendement de cette histoire, si elle est incomprise ou inexistante, crée une entropie chronique qui détruit les raisons de se projeter autrement que dans une consommation éfrénée. L'homme ne peut pas vivre dans l'amnésie et sans horizon collectif. **Tous les artistes ont ainsi relevé le défi de cette utopie en sortant de leur zone de confort et en proposant des œuvres uniques. Le benjamin Jean David Nkot a ainsi rendu un hommage à Ruben Um Nyobè, et Justin Ebanda a proposé** *La Station de la Mémoire* pour donner une voix aux patriarches et à l'histoire récente du Cameroun.

L'invention de l'humanisme vient des Lumières occidentales, il n'en demeure pas moins qu'entre les discours et leur application il y a un gouffre. Si en 1835 Lamartine utilise le terme « humanitaire » pour la première fois, il n'en reste pas moins que la traite des esclaves a rendu les hommes jetables, ils ont été des marchandises durant plus de 300 ans. On oublie trop souvent qu'en France la fin de l'esclavagisme est seulement voté en 1848, et il a fallu le 21 mai 2001 pour que la loi Taubira l'institue comme un crime contre l'humanité. Le processus colonial s'est construit autour de pulsions génocidaires, comme le dit Achille Mbembe dans *Politiques de l'Inimitié*. Ce SUD2017 veut marquer la nécessité d'ancrage

des savoirs, un rapport au monde réel, en offrant à la ville des marqueurs visuels, des espaces ouverts de vie et d'espoirs partagés.

**Ce type de thématique assez générique ne court-il pas le risque de l'illustration ?**

Je pars toujours des projets des artistes et non l'inverse. Les artistes ont été choisis pour leur capacité à travailler dans l'espace public, leur propension à faire sens sans démagogie mais plutôt en développant des œuvres généreuses, pertinentes et poétiques à la fois, comme celle d'Iván Argote, qui est une lettre de respect gravée sur les dalles des caniveaux de la ville. Chourouk Hriech a dessiné des ombrelles et des t-shirts originaux pour une trentaine de benskinneurs, qui ont défilé fièrement dans la ville sur leurs moto-taxis customisés. « La place de l'humain » c'est aussi celle qui évoque les droits, comme dans la performance de Michèle Magema en hommage à Olympe de Gouges, première femme à avoir rédigé la Déclaration des droits de la femme et à s'être insurgée contre l'esclavagisme dans les îles en 1788. Après cinq siècles de domination, la décolonisation des mentalités prendra encore du temps pour « *Sortir de la Grande Nuit* », comme le titre magnifiquement Achille Mbembe. Les œuvres diffusent, provoquent des dialogues, et c'est par ces entrelacements qu'elles donnent la possibilité aux doualais de réenchanter leur ville et de faire en sorte que « *tout spectateur est déjà acteur de son histoire, tout acteur, tout homme d'action spectateur de la même histoire* »<sup>2</sup>!

**Cette édition affichait clairement une volonté de s'adresser à la jeunesse. De fait, plusieurs œuvres étaient réalisées dans un contexte scolaire... Comment les artistes ont-ils travaillé ?**

Les seize artistes choisis viennent d'horizons différents, onze sont issus du continent africain. Erik Goengrich, Lucas Grandin, Kamiel Verschuren, Jean-Jacques Kanté, Justin Ebanda, Mustapha Akrim, Chourouk Hriech et Hervé Yamgouen ont réalisés des workshops et des projets dans des